

ÉCHOS D'UNE PENSÉE CRÉATRICE : UN COMPTE-RENDU D' « ÉMILE BENVENISTE, 50 ANS APRÈS LES *PROBLÈMES DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE* »

D'OTTAVI, Giuseppe; FENOGLIO, Irène. **Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale**. Paris: Éditions Rue d'Ulm, 2019.

Giovane Fernandes Oliveira

Universidade Federal do Rio Grande do Sul, UFRGS, Porto Alegre, RS, Brasil

C'est que Benveniste est non seulement un linguiste, non seulement un anthropologue du langage, mais aussi un créateur – ce créateur dont il disait à propos de Saussure : « Il y a chez tout créateur une certaine exigence, cachée, permanente, qui le soutient et le dévore, qui guide ses pensées, lui désigne la tâche, stimule ses défaillances et ne lui fait pas trêve quand parfois il tente de lui échapper ».

Irène Fenoglio

Un créateur. Avec ce mot, Irène Fenoglio dit d'Émile Benveniste ce qu'il a même dit à propos de Ferdinand de Saussure. En fait, la créativité benvenistienne est mise en évidence par de différents lecteurs du linguiste, qui l'associent à l'inventivité artistique assez souvent. C'est le cas d'Antoine Culioli (1984, p. 78): « Chaque article [des *Problèmes de linguistique générale*] est comme une œuvre d'art »; de Gérard Dessons (2006, p. 15): « l'écriture de Benveniste n'est pas une pose, mais une aventure heuristique, une façon d'explorer poétiquement l'inconnu de la théorie »; de Tzvetan Todorov (2012, p. 186): « Le savant enivré de travail tien de l'artiste, du créateur ».

On écoute des échos de cette pensée créatrice de « le linguiste français le plus célèbre » (p. 10)¹ dans l'ouvrage *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale*, dont l'introduction a été retirée

¹Afin de rendre la lecture plus courante, les citations directes présentes dans ce compte-rendu qui appartiennent à l'ouvrage révisé seront accompagnées seulement de la pagination.

de l'épigraphe de ce compte-rendu²². Publié par *Éditions Rue d'Ulm*, en 2019, le volume organisé par Giuseppe D'Ottavi et Irène Fenoglio réunit des communications présentées en 2016, par l'occasion de la célébration des cinquante ans de la publication de **Problèmes de linguistique générale** et des quarante ans de la mort d'Émile Benveniste. Ces communications-là, réalisées dans une journée d'études promue par l'équipe « Génétique du texte et théories linguistiques », de l'Institut de textes et manuscrits modernes, en France, sont signées par des spécialistes de l'œuvre benvenistienne de plusieurs nationalités.

Le livre est organisé en deux parties: dans la première, la portée théorique de la pensée benvenistienne est abordée; dans la seconde, un panorama de la diffusion des travaux de l'auteur dans d'autres pays, comme la Chine, le Japon et le Brésil est tracé. L'ouvrage compte aussi avec l'introduction de Fenoglio déjà référée, un postface de Pierre Norra et deux annexes, l'un contenant une liste des interviews de Benveniste conservées dans l'Institut national de l'audiovisuel (archives sonores très rares qui contiennent la voix du linguiste) et l'autre contenant la transcription d'une interview qu'il a donnée à Norra.

La première partie de la collection, intitulée *L'amplitude conceptuelle et théorique d'Émile Benveniste*, inclut les six premiers chapitres.

Dans le premier, *La linguistique générale d'Émile Benveniste. Une épistémologie méthodique et continue*, Irène Fenoglio interroge la linguistique générale benvenistienne dans une discussion intéressante, dont je souligne deux questions. La première concerne le statut de cette linguistique générale, laquelle, selon Fenoglio, caractérise « le rapport entre *les* langues et *la* langue ou, dit autrement, entre les langues et le linguistique ; elle constitue l'essence même de l'activité linguistique » (p. 18, italiques de l'auteur), ce qui promet une réflexion qui, à partir de la diversité des langues (idiomes), cherche à comprendre la nature et le fonctionnement de la langue (système). La deuxième question concerne la vision anthropologique de la linguistique générale benvenistienne, définie par Fenoglio comme « une quasi-anthropologie du langage » (p. 20) qui, d'après l'auteur, se compose non seulement d'une *vision anthropologique du langage*, mais aussi une *vision linguistique de la société*. De cette inclination aux sciences de l'homme, une note manuscrite donne un témoignage sans précédent, mise à la disposition du public par la chercheuse, dans laquelle Benveniste prévoyait : « Penser à

²² Une version en portugais de ce compte-rendu a été publiée dans la Revista Virtual de Estudos da Linguagem en 2020.

faire un livre qui s'intitulerait : La linguistique dans les sciences humaines » (p. 47). Cette note, en même temps réaffirme son ouverture au dialogue interdisciplinaire déjà connue et nous fait lamenter le fait de ce que ce linguiste unique n'a pas exécuté le projet d'un tel livre.

Dans le deuxième chapitre, *Benveniste et le concept d'induction. Les relations d'interprétation et d'intégration*, Jean Claude-Coquet argumente que Benveniste ne privilégie pas dans ses études la méthode déductive – des faits les plus abstraits, généraux et simples à ceux qui sont plus concrets, particuliers et complexes –, mais la méthode inductive – qui parcourt la direction contraire. Pour soutenir cette thèse, l'auteur invoque les notions benvenistiennes de *rapport d'interprétation* et *rapport d'intégration*, dont, à cause de la limite d'espace, j'aborderai ici seulement la première. D'après Coquet, la réflexion sémiologique de Benveniste se centre dans le fonctionnement de la langue comme système signifiant interprétant de tous les autres: « un double fonctionnement, le fonctionnement 'sémiotique' et le fonctionnement 'sémantique' de la langue. Le sémiotique est alors l'interprétant et le sémantique, l'interprété » (p. 58, guillemets de l'auteur). Cette affirmation, sans doute, provoque l'étrangeté, une fois que Benveniste est claire quand il explique que la langue est le système sémiologique qui interprète tous les autres systèmes y compris soi-même, pas à cause de la possession d'un fonctionnement sémiotique, mais parce qu'il a un fonctionnement à la fois sémiotique et sémantique. Cela caractérise sa double signification (celle du système et celle du discours), vu que les autres systèmes ont une signification unidimensionnelle, ou seulement sémiotique – comme les gestes de politesse – ou seulement sémantique – comme les expressions artistiques. L'affirmation de Coquet à propos du sémiotique comme interprétant et du sémantique comme l'interprété reste donc étrange : les deux sont responsables par la capacité (auto)interprétante de la langue.

Dans le troisième chapitre, *Benveniste et les études indo-européennes*, Georges-Jean Pinault observe le rapport de Benveniste avec les études indo-européennes dans une réflexion dans laquelle on souligne deux aspects. Le premier concerne les affinités intellectuelles de Benveniste, que Pinault se souvient d'appartenir – à côté de Bréal et surtout Saussure et Meillet – à une lignée institutionnelle prestigieuse, l'école linguistique de Paris, caractérisée, d'une part, par les *dimensions systémique* et *sociologique* de la langue et, d'autre part, par les *dimensions théorique* et *générale* de la linguistique. Le deuxième aspect implique le travail sur le terrain de Benveniste, considéré *anthropologique* par Pinault, qui mentionne les recherches benvenistiennes qui ont été réalisées en Iran, en Afghanistan et en Amérique du Nord. À

propos, encore, de la présence du social dans les études de Benveniste, Pinault cite les études indo-européennes du linguiste et il commente que, dans ces travaux, « Benveniste révèle une homologie entre discours et organisation sociale », soulignant « la forme des énoncés, la ritualisation du discours » par « des acteurs de discours, qui sont en même temps des acteurs sociaux » (p. 76).

Dans le quatrième chapitre, *Penser le nombre comme catégorie linguistique. Une recherche inédite d'Émile Benveniste*, Mariarosaria Zinzi essaye de reconstituer les idées benvenistiennes – qui étaient jusqu'à ce moment-là méconnues – sur la question du nombre, et elle le fait en analysant des notes du linguiste écrites pour un cours qu'il a donné en 1939, au Collège de France. Selon Zinzi, en abordant le nombre comme catégorie linguistique, Benveniste part de la « définition traditionnelle du nombre grammatical », mais « innove et, parfois même, bouleverse la tradition », en s'appuyant sur des « considérations de nature linguistique, anthropologique et cognitive » (p. 90). Lors d'une puissante incursion par cette réflexion originale benvenistienne, Zinzi problématise, parmi d'autres, les rapports linguistiques entre le singulier et le pluriel, redimensionnés par Benveniste. À son avis, le singulier ne serait pas le signe de l'*unité* ni le pluriel, le signe de la *multiplicité* : lorsque le singulier attribuerait une notion d'objet individuel, réalisée lors du passage d'un nom de l'*abstrait* au *concret*, du *virtuel* à l'*actuel*, ce qui lui soumettrait aux déterminations contextuelles et restreindrait ses limites, le pluriel ne représenterait pas une multiplication, mais une *façon d'élargissement* du concept mis à jour par le singulier et qui effacerait les limites par celui-ci imposées à ce concept.

Dans le cinquième chapitre, *Pour une théorie benvenistienne de l'écriture. Petite enquête philologico-historique*, Giuseppe D'Ottavi parcourt un chemin qui part de la production benvenistienne sur l'écriture antérieure à 1969 (une production centrée sur l'épigraphie et donc plus historique que théorique), passe brièvement par un panorama des études portant sur l'écriture de Benveniste (études qui se situent dans des courants anthropologiques, sémiologiques ou anthroposémiologiques) et finalement arrive à ce que l'auteur appelle *premières réponses aux dernières questions* de Benveniste. Je souligne deux points de ce parcours, étant le premier l'intérêt historique qui ne fait pas partie de la théorisation benvenistienne : « la position de Benveniste par rapport à l'écriture découle plutôt de la considération de la nature *sémiologique* du système de la langue » (p. 140, italique de l'auteur). Le deuxième point fait référence à l'expression *théorie benvenistienne de l'écriture*, présente dans le titre du chapitre et renforcée tout

au long du texte. À cet égard, nous pourrions nous poser la question : est-ce que Benveniste voulait formuler une théorie de l'écriture ? Si je suis d'accord avec D'Ottavi sur le fait de ce que Benveniste avait une « conception forte, inédite et assez originale de l'écriture » (p. 140), je suis aussi d'accord avec lui quand il montre que l'étude benvenistienne sur l'écriture est « naturellement liée à la sémiologie : elle en est l'extension ou, plus précisément, elle n'est qu'un cas d'application de l'aptitude particulière de la langue envisagée comme système sémiologique *tout puissant* » (p. 125, italiques de l'auteur). À partir de cette dernière citation, nous pourrions ajouter une question à l'antérieure : la pensée benvenistienne sur l'écriture, au lieu d'une théorie du *phénomène scripturaire*, ne serait-elle pas la composante d'une théorisation plus large, à savoir, sa théorisation sémiologique ?

Dans le sixième chapitre, *Questions d'art* – terrae incognitae, Chloé Laplantine réalise un survol aussi bref qu'instigateur sur la réflexion benvenistienne inachevée à l'égard du langage poétique de Baudelaire, duquel je souligne deux idées. La première, de nature théorique, met en scène la question des unités signifiantes et de sa façon de signification dans la *langue de Baudelaire*, dont les mots « ne sont pas des *signes*, mais des *symboles*, des *icônes*, des *images* » (p. 148, italiques de l'auteur), qui ne décrivent pas le réel, mais évoquent correspondances pour le *locuteur-auditeur*. Selon Laplantine, Benveniste a pris connaissance de l'établissement de ces correspondances, dans les poèmes de Baudelaire, par intermédiaire de « processus d'associations signifiantes » (p. 148) qui révèlent qu'il n'y a pas d'objet dans cette poésie, des choses qui existent en elles-mêmes, mais des sentiments suscités chez l'homme. La seconde idée, de nature méthodologique, met en évidence la nécessaire conversion de point de vue que le langage poétique impose au linguiste, dont le regard analytique doit être renouvelé, ainsi que les catégories d'analyse mobilisées dans l'investigation du langage ordinaire.

La deuxième partie du livre, intitulée *Benveniste aujourd'hui dans le monde*, rassemble les cinq derniers chapitres.

Dans le septième chapitre, *Benveniste inconnu ? Petite histoire d'une non-réception américaine*, Émile Fromet de Rosnay critique le silence, par les Américains, de la voix singulière de Benveniste et des « développements qu'il a consacrés à la sémiotique et à la conceptualisation du discours » (p. 156). Selon l'auteur, l'effacement de la présence benvenistienne dans les études anglophones étonne, encore plus si on considère leur utilisation d'auteurs très influencés par le linguiste, tels que Barthes et Kristeva, et le prestige dans ces études d'autres noms français contemporains de Benveniste,

comme Foucault, Derrida et Deleuze. Un point peut-être brumeux de l'argumentation de Rosnay réside dans l'extrait suivant : « Cette lacune est étonnante puisque c'est Benveniste qui a modifié la distinction saussurienne entre langue et parole et celle entre sémiotique et sémantique » (p. 158). Or, si nous nous souvenons que, dans le texte *La forme et le sens dans le langage*, Benveniste (1966/2006, p. 229) cherche à instaurer « dans la langue une division fondamentale, toute différente de celle que Saussure a tentée entre langue et parole », c'est difficile de ne pas trouver étrange la citation antérieure de Rosnay. Après tout, la distinction saussurienne *langue/parole* et la distinction benvenistienne *sémiotique/sémantique* ne sont pas recouvertes théoriquement : lorsque la première est une division que Saussure réalise au cœur du langage, la seconde est une coupure que Benveniste réalise à l'intérieur de la langue. Alors, Benveniste ne semble pas avoir modifié les distinctions *langue/parole* et *sémiotique/sémantique*, comme le veut Rosnay, mais proposé originalement la dernière paire, qui n'existait pas avant lui et qui ne se réduit pas à un avatar de la paire saussurienne.

Dans le huitième chapitre, *Émile Benveniste et le Cercle linguistique de Praga*, Tomáš Koblížek et Eva Krásová explorent les rapports entre Benveniste et le Cercle Linguistique de Prague (CLP), plus précisément les rapports entre le linguiste syro-français et deux membres du CLP. Le premier est Vladimír Skalička, dont la notion de phrase, selon Koblížek et Krásová, est différente de celle de Benveniste, puisque, alors que celui-ci postule un hiatus entre langue et discours et l'impossibilité de la transition directe d'un domaine à l'autre, reconnaissant la phrase comme unité discursive extérieure au système linguistique ; celui-là la voit comme unité discursive intermédiaire entre le mot et le discours, étant tous – mot, phrase et discours – des niveaux d'un seul et unique domaine (la langue), des niveaux distincts les uns des autres en raison d'un degré plus ou moins élevé de restriction et de liberté lors de l'utilisation du système. Le deuxième membre du CLP dont la pensée est comparée à la benvenistienne est Jan Mukařovský, dont le point de vue sur la relation langue-discours se distingue également de celui de Benveniste : selon Koblížek et Krásová, alors que pour Benveniste, la langue détient en elle-même le potentiel de toutes les formes et de tous les sens qui peuvent être mis à jour dans le discours, de sorte que l'utilisation du système linguistique est définie en termes d'*appropriation* ou de *particularisation* du *général* de la langue, pour Mukařovský, cette utilisation est définie en termes de *transgression*, puisque la langue est comprise par lui comme *norme* dont les applications concrètes dans la parole impliquent des modifications constantes dans le système normatif.

Dans le neuvième chapitre, *De la réception à l'actualité d'Émile Benveniste au Brésil. Aspects anthropologiques d'une théorie de l'énonciation*, Valdir do Nascimento Flores organise son exposition en deux parties. La première, plus chronologique, jette un regard rétrospectif sur la lecture des idées de Benveniste par la linguistique brésilienne, dans laquelle Flores signale deux réceptions benvenistiennes dans le pays : une *première réception* (entre les années 1970 et 1990), marquée par une lecture *partielle, dispersée et fragmentée*, sans aperçu du travail du linguiste ; et une *seconde réception* (à partir de la fin des années 1990 et début des années 2000), dans laquelle Benveniste « a cessé d'être cité de seconde main et devient le centre de l'intérêt » (p. 202), étant celui-ci un intérêt qui surpasse sa théorie de l'énonciation pour contempler sa théorie du langage, laquelle subsume la théorie énonciative sans y être réduite. La deuxième partie du chapitre, plutôt théorique, jette une perspective souhaitée sur les idées de Benveniste en contexte brésilien, dans laquelle Flores est d'accord avec d'autres interprètes de la pensée benvenistienne et souligne le caractère anthropologique de celui-ci, en défendant la possibilité de percevoir l'anthropologique chez Benveniste à partir de deux axiomes, l'un étant général (*l'homme dans le langage*) et l'autre spécifique (*l'homme dans la langue*), étant le passage de l'un à l'autre opérationnalisés par Benveniste, lors de ses études, par moyen de la notion de *signifiante*. Pour Flores, Benveniste nous montre que *l'homme dans le langage* se présente *dans la langue* à travers la *signifiante* des formes linguistiques, parmi lesquelles les catégories de personne, non-personne et temps, les études de lexique et culture, la sémiologie de la langue, l'écriture et les structures complexes.

Dans le dixième chapitre, *La réception japonaise de « De la subjectivité dans le langage » d'Émile Benveniste*, Aya Ono thématise les effets de la lecture du célèbre texte benvenistien *De la subjectivité dans le langage* autant chez d'autres auteurs japonais que chez elle-même. En ce qui concerne plus spécifiquement sa relation avec la *problématique de la subjectivité langagière*, qui l'occupe depuis le début de ses lectures de Benveniste, l'auteur se questionne à propos du statut du sujet benvenistien : « S'agit-il d'un sujet ontologique, grammatical, logique ou psychologique ? Ou bien un agglomérat de tout cela ? » (p. 232). Un tel questionnement, si isolément n'ajoute aucune nouveauté aux études autour de Benveniste – dont les exégètes se heurtent souvent à la notion benvenistienne de *sujet* –, est accompagné de bonnes nouvelles offertes par Ono : d'une part, une autre note manuscrite non publiée du linguiste, dans laquelle Benveniste réfléchit à la notion de *l'auteur* ; de l'autre, des citations – recueillies par lui dans des

revues de philosophie – portant sur des questions comme la possession, l'existence et la conscience. Ono décrit ces documents comme précieux « pour ceux qui s'intéressent à la genèse de la problématique du 'sujet parlant' dans la pensée benvenistienne » (p. 228) et conclut son texte de façon provocante : « Mélangées avec des notes sur des questions purement linguistiques, ces citations philosophiques ne nous invitent-elles pas, nous les lecteurs de ce grand linguiste, à saisir de manière plus fine l'articulation entre ses analyses linguistiques et ses conceptions philosophiques ? » (p.232).

Au dernier chapitre du volume, *La réception d'Émile Benveniste en Chine*, Zhaohua Gong distingue trois périodes de réception chinoise des idées benvenistiennes. Selon l'auteur, la première période s'étend de 1954 à 1965 et ne compte que quelques mentions de Benveniste dans les œuvres chinoises, toutes limitées à ses études plus techniques, comme celles destinées à l'indo-européen. La deuxième période – qui, selon Gong, est plus étendue, ayant sa durée de 1978 à 2007 – est caractérisée par le retour en Chine de chercheurs formés en Occident et désireux de diffuser les penseurs occidentaux dans le pays, tels que Benveniste, dont les textes portant sur la linguistique générale commencent à être traduits pendant cette période, bien qu'il y ait peu de personnes connues de l'intellectualité chinoise et qu'ils soient restreints aux articles où il commente la linguistique de Saussure. Enfin, la troisième période, selon Gong, commence en 2008 et se poursuit jusqu'à aujourd'hui, ayant comme point de repère inaugural la traduction des PLG I, à partir de laquelle augmente non seulement le nombre d'articles qui se réfèrent à Benveniste ainsi que l'intérêt pour sa linguistique elle-même, en mettant l'accent sur des questions telles que la relation langue-société, la distinction *sémiotique/sémantique* et même les réflexions récemment connues sur l'écriture et le langage poétique.

Hommage aux cinquante ans des PLG I et aux quarante ans du départ de son remarquable auteur, cet *Émile Benveniste, 50 ans après les Problèmes de linguistique générale* est un formidable ajout à la fortune critique qui, il y a déjà un demi-siècle, se consolide à partir du robuste et de plus en plus surprenant (comme l'attestent les nouveaux manuscrits publiés dans ce volume) héritage théorique benvenistien. Au dépit de ses distinctes et singulières approches – riches en informations et interprétations rétrospectives et prospectives des idées linguistiques de Benveniste –, à toutes et chacune des contributions qui intègrent la collection semblent d'être transversales trois fondements qui, interreliés, pulsent dans le cœur-même de la théorie du langage benvenistienne : a) la *primauté de la subjectivité* ; b) la *primauté de la société* ; c) la *primauté de la signification*.

Ces trois principes, selon l'illustrent de plusieurs façons les textes qui composent l'ouvrage organisé par M. D'Ottavi et Mme Fenoglio, créent une théorisation sans précédent dans le domaine de la linguistique mondiale. Théorisation dont la beauté et la puissance se produisent dans des différentes manifestations de l'homme dans le langage et dans les langues, *dans* et *par* lesquelles il se constitue comme l'être subjectif, social et symbolique qu'il est. Il s'agit, alors, d'une lecture incontournable à tous ceux qui sont intéressés par l'approfondissement de ses connaissances sur l'héritage intellectuel d'Émile Benveniste.

Claudine Normand, dans la préface exquise de son **Saussure**, se réfère au **Cours de linguistique générale** de cette façon : « plutôt que texte posthume on devrait parler de 'paroles' posthumes, écho diffracté dans plusieurs cahiers de notes d'une voix qui, paraît-il, fascinait les auditeurs » (NORMAND, 2009, p. 20, guillemets de l'auteur). Si la voix du maître syro-libanais – retenue, tel que la décrivent ceux qui ont eu l'honneur et le privilège de l'écouter – ne fascinait pas les auditeurs comme celle du maître suisse, certainement fascine ceux qui, dans l'actualité, ont du contact avec elle par intermédiaire de ce qui d'elle demeure : des écrits publiés quand il était encore vivant, des textes établis à titre posthume, des notes manuscrites parfois devenues publiques et même des transcriptions de rares enregistrements phoniques qui préservent cette voix unique dans les études du langage, comme les transcriptions présentes dans le livre commenté ici. Une telle voix résonne dans des œuvres comme celles qui composent ce volume, en écho avec la force créatrice d'une pensée qui reste plus vivante que jamais, inspirant des créations nouvelles et renouvelées.

RÉFÉRENCES

BENVENISTE, Émile. La forme et le sens dans le langage. In : BENVENISTE, É. **Problèmes de linguistique générale 2**. Paris : Éditions Gallimard, [1966] 1974, p. 215-238.

_____. La sémiologie de la langue. In : BENVENISTE, É. **Problèmes de linguistique générale 2**. Paris : Éditions Gallimard, [1966] 1974, p. 43-66.

DESSONS, Gérard. **Émile Benveniste, l'invention du discours**. Paris : Éditions in Press, 2006.

CULIOLI, Antoine. Théorie du langage et théorie des langues. In: SERBAT, G. et all (Orgs.). **Émile Benveniste aujourd'hui I**. Louvain: Peeters, 1984.

NORMAND, Claudine. **Saussure**. Paris: Les Belles Lettres, 2000.

TODOROV, Todorov. Émile Benveniste, le destin d'un savant. In : BENVENISTE, É. **Dernières leçons au Collège de France (1968 et 1969)**. Paris : Seuil/Gallimard, 2012, p. 181-195.

REMERCIEMENTS

Je remercie au Prof. Dr. Valdir do Nascimento Flores, pour la confiance en m'ordonner le compte-rendu de cet ouvrage important pour la fortune critique benvenistienne et pour m'avoir présenté un exemplaire de ce beau livre.

Je remercie aussi l'amie Rossana Saute Kolodny, par la compétente version en français de ce compte-rendu écrit à l'origine en portugais.